

Ces prénoms qui disent l'avenir de la France



CHRONIQUE
Éric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

« **L**e prénom est un marqueur culturel. Il est partie intégrante d'un complexe sociologique, qui renvoie à des sensibilités régionales (ou nationales), à des logiques familiales, à des modèles de conduite, à des genres de vie. Par voie de conséquence, les transformations de la prénomination se présentent à nous comme un élément notable et un indicateur précis des changements vécus par une société. »

Cette phrase est de l'historien britannique John Dickinson. Elle trône en dernière page de l'introduction du nouveau livre de Jérôme Fourquet. Le directeur du département Opinion de l'Ifop s'en sert à la fois comme caution intellectuelle et bouclier médiatique. Sa découpe sociologique de la France par l'analyse des prénoms va révéler ce que dissimulent obstinément nos élites universitaires, politiques, médiatiques à un peuple de moins en moins aveugle. Fourquet s'apprête à mettre des chiffres là où d'autres avant lui ont mis des mots. Là où ceux-ci auraient dit : « La France n'est plus la France », Fourquet, ou son éditeur, le fort bien-pensant Seuil, écrit en sous-titre : « Naissance d'une nation multiple et divisée ».

Mais la France a toujours été une nation multiple et divisée. Elle ne cessa d'être le pays des guerres civiles et des guerres de Religion; et Emmanuel Todd, que Fourquet apprécie à juste titre, nous a appris, en reprenant les travaux de Frédéric Le Play, que la France était le seul pays d'Europe, voire du monde, où se côtoyaient autant de modèles familiaux différents et concurrents. Alors, quoi de neuf

sous le soleil? Les prénoms, vous dis-je! Même lorsque les Français se trucidèrent au nom de Dieu ou du Roi, ou de la Liberté, ou de l'Égalité, même lorsqu'ils se partageaient entre catholiques ou protestants, blancs ou bleus, bleus ou rouges, catholiques ou laïques, gaullistes ou communistes, ils donnaient à leurs enfants les mêmes prénoms, tirés du calendrier des saints. Une loi édictée par Bonaparte, le 11 novembre an XI, les y obligeait et personne n'avait l'idée d'y contrevenir. Car le peuple français était resté, malgré toutes ces divisions, ce « peuple de race blanche, de religion chrétienne et de culture gréco-romaine » dont parle de Gaulle à Peyrefitte, au début des années 1960.

C'est ce monde-là, cette France-là qui

Jérôme Fourquet réalise une découpe sociologique du pays par l'analyse des prénoms. Elle révèle ce que dissimulent nos élites à un peuple de moins en moins aveugle

ont été détruits en quarante ans. Et c'est cette destruction - ou plutôt cette dislocation - que révèle l'analyse des prénoms. On comprend mieux les précautions matoises de Fourquet et de son éditeur!

Le basculement s'est fait en deux temps : d'abord, dans les années 1970, on abandonne le ciment catholique (la fameuse « morale de nos pères » dont parlait le pourtant anticlérical Ferry) avec les lois sur l'IVG, le divorce par consentement mutuel, puis, en 1982, la dépénalisation des relations homosexuelles entre un adulte et un mineur de 15 à 18 ans; à la même époque, on autorise le regroupement familial des immigrés.

Le second temps a lieu dans les années 1990 : les socialistes suppriment la loi de Bonaparte sur les prénoms en 1993; les

militants salafistes débarquent en France en même temps que la chaîne al-Jazeera; les téléprivatisées ouvrent en grand le robinet des séries américaines. Les classes populaires appellent leurs enfants Kevin et Cindy; les immigrés musulmans continuent d'appeler les leurs Mohamed; la bourgeoisie catholique est la dernière à respecter (paradoxe historique!) la loi de « l'usurpateur » Bonaparte; la bourgeoisie mondialisée des métropoles envoie ses enfants dans les universités européennes ou américaines. En 2016, Marie représente 0,3% des prénoms des enfants nés cette année-là; les prénoms musulmans constituent 18,6% de ces mêmes prénoms en 2016. Et ces 18,6% font en vérité 50% et plus dans d'innombrables quartiers,

banlieues de métropoles mais aussi villes moyennes, jusque dans des départements entiers comme la Seine-Saint-Denis, qui deviennent ce que l'écrivain algérien Boualem Sansal appelle

« des républiques islamiques en herbe ». L'avenir est écrit dans ces chiffres. Chaque diaspora a sa stratégie d'« intégration » : 95% des personnes ayant un nom arabo-musulman ont aussi un prénom arabo-musulman; 75% des Asiatiques nés en France ont un prénom français.

Autour de cette découpe par les prénoms, on retrouve toutes les divisions françaises qui sont autant de béances, économiques, sociales, sécuritaires, culturelles, scolaires, politiques. Tout l'intérêt du livre de Fourquet est de mettre ces bouleversements culturels en face des transformations économiques, sociologiques et surtout politiques qu'a connues le pays. La France des Kevin se tient chaud au Front national (comme une révolte patriotique contre leurs parents

américanisés?). La France des Mohamed a rejoint chez Mélenchon les jeunes diplômés précarisés et les ouvriers cégétistes; elle va inexorablement lui imposer sa loi démographique. La France des « Erasmus » a fait la gloire de Macron, tandis que la France des retraités, la dernière génération à avoir connu la France d'avant, a sauvé Fillon de l'humiliation.

Bien sûr, tout cela doit être nuancé et Jérôme Fourquet le fait avec sérieux et professionnalisme; mais les grandes tendances sont bien là. Elles se retrouvent dans toutes les démocraties occidentales et expliquent l'affrontement entre « populistes » et « progressistes ». Entre « somewhere » et « anywhere ». Le clivage droite-gauche est bien mort, et les partis politiques qui l'incarneraient aussi, car la sociologie française d'avant qui les sustentait a été engloutie. Macron, à la tête de son bloc libéral-élitaire, va rassembler tous ceux qui ont intérêt à ce que se poursuive ce que Fourquet appelle l'« archipelisation » de la France. Au nom d'un prétendu « rassemblement », il aggravera la dislocation du pays. Son destin politique est écrit dans les prénoms. Au nom du « vivre-ensemble », il bénira la séparation. Notre auteur s'oblige à un optimisme de bon aloi : « Les géographes définissent un archipel comme un ensemble d'îles relativement proches les unes des autres, la proximité se doublant le plus souvent d'une origine géographique commune. [...] À l'image des îles d'un archipel, ces populations vivent à l'écart les unes des autres, tout en entretenant bien sûr des rapports entre elles. [...] Elles partagent un certain nombre de références communes, ce qui ne serait plus le cas dans une société communautariste. » D'avance, le pourtant socialiste François Hollande lui a répondu, en se confiant, quand il résidait à l'Élysée, à des journalistes : « Tout cela finira par une partition. » ■

Petite philosophie de la charpente



TÊTE À TÊTE
Charles Jalgu
cjalgu@lefigaro.fr

« **V**oilà un jeune homme de 32 ans qui est d'aplomb. Nous le voyons à Montreuil où il vit, portant costume et barbe légère. Il est l'auteur d'un livre sérieux, posé, et d'une certaine gravité dans le ton. Arthur Lochmann raconte son initiation à la vie d'adulte - sa formation à la vie, dirait Goethe, sa recherche d'une forme pour une vie encore in-forme - grâce à l'apprentissage du métier de charpentier. Le titre de son livre - *La Vie solide* - est une réponse au célèbre *La Vie liquide* de Zygmunt Bauman, qui décrit nos sociétés instables. C'est donc le récit d'un élève prometteur, qui étudie les humanités et la philosophie, mais s'en lasse. À 20 ans, il cherche un métier, et plutôt que de devenir maçon comme son père qui pourtant avait fait des études d'architecte, il choisit la charpenterie. Une certaine attraction pour la vie concrète règne dans cette famille, ou une certaine rébellion contre la vie moderne. »

Après un CAP dans le Pays basque, Lochmann exerce cinq ans la charpenterie et y revient à intervalles réguliers les années suivantes. Il va même jusqu'à travailler sur des chantiers en

Allemagne, pays dont il parle la langue suffisamment pour se risquer à des travaux de traduction; aujourd'hui, il s'intéresse finalement au droit : « Je ne suis pas devenu charpentier au sens où l'on endosse un métier pour le reste de son existence. Mais en développant un rapport productif à la matière, en apprenant à inscrire mes actions dans la durée, en adoptant l'éthique artisanale du bien faire, j'ai trouvé les clés pour m'orienter dans notre époque frénétique », écrit-il. La vie n'aime rien tant que les formes, les règles et les rites. C'est un peu la morale de ce récit de formation par le travail du bois.

Pour faire échec à la virtualisation du monde par le digital, l'entrée dans l'atelier du bâtisseur de charpentes équivaut au salut de l'âme. Homo faber reste toujours la vérité de notre humanité, et l'avoir perdu de vue a livré les hommes à la mélancolie. Fabriquer requiert en effet une « discipline de l'attention » qui tend le corps et l'esprit dans la même direction. Il faut aussi accepter de se fondre dans un groupe, tant l'ouvrage à accomplir suppose de s'appuyer sur la vigilance des autres. Un groupe qui d'ailleurs est aussi constitué par les générations antérieures qui ont accumulé une connaissance précise du sujet.

La charpente est l'exemple le plus noble de l'artisanat - on restaure les ouvrages du passé, on construit pour la longue durée. On voit tout le suc qu'en tire le jeune philosophe. Il oppose par

exemple « la logique qui commande les gestes du métier » à celle qui « gouverne les corps en action sur les machines des salles de fitness » : fabriquer pour sortir de soi ou bien suer pour rester soi. Dans notre époque de « bullshit jobs », de stakhanovistes du clic droit, le charpentier pourrait être érigé en nouveau héros de la société. Une sorte de retour à Noé - pour l'Ancien Testament - et Joseph, pour le Nouveau.

C'est ce qu'essaye de faire l'auteur, dont le livre s'adresse aussi aux professeurs d'une école dévitalisée et aux parents encore victimes du miroir aux alouettes des études supérieures. « On ne peut pas changer par décret l'idée que la société se fait de l'artisanat », nous objecte l'auteur, décidément très raisonnable, alors que nous nous prenons à rêver que les centres d'apprentissage de tous les métiers - du bâtiment à la coiffure - soient aussi désirables qu'un diplôme universitaire.

Il est plusieurs manières de se rapporter à l'artisanat, ou à toute activité manuelle. La première est celle d'un éloge de la tradition corporatiste - c'est le conservatisme de droite qui dénonce dans le progrès la dilapidation des savoirs de la tradition. La seconde est une révolte contre le machinisme - c'est le conservatisme de gauche, qui dénonce dans le progrès la destruction des emplois et des fraternités ouvrières. La troisième est de le considérer comme un médicament contre les pathologies de la modernité.

« Quand on a des tendances narcissiques, ce qui est une chose commune à notre époque, la relation à la matière et aux objets matériels constitue un bon antidote en imposant une véritable compréhension de l'autonomie des objets », écrit Lochmann. S'appliquer à bien faire une chose, « quand bien même cela ne doit rien vous apporter », va à l'encontre de la culture du jetable, du vite fait mal fait, propre au grand marché mondial.

l'opposition un peu binaire entre la société d'artisanat et la société d'innovation. Il serait terriblement dangereux de se figer dans un éloge de la tradition qui nous ramènerait vers les réveries rurales d'une société agraire néo-pétainiste ou néo-rousseauiste. L'auteur, d'ailleurs, ne demande rien de tel. Mais il oppose le « progrès » auquel il donne une valeur positive et continue, à l'innovation, qui serait forcément disruptif et néfaste. Hélas, Schumpeter et tous les économistes avant lui ont largement démontré que le progrès était une succession de ruptures. Et il est indéniable que ces ruptures ont été nécessaires.

Prenons l'exemple récent de l'ubérisation de la société. Un taxi parisien avant l'innovation Uber était sale, désagréable et ne prenait pas la carte bancaire. La « disruption » Uber a sorti la corporation des taxis de leur autosatisfaction, et le taxi parisien est redevenu fréquentable. De même, les métiers du bâtiment ont évolué vers la taylorisation de la construction, mais les tours que l'on fabrique aujourd'hui, parfois entièrement en bois - il faut suivre l'association Adivois -, n'ont plus rien à voir avec les premiers prototypes qui ont enlaidi les périphéries urbaines. La concurrence, hélas pour les paresseux que nous sommes, est la seule manière de nous remettre en mouvement - et le mouvement ne signifie pas forcément « bougisme ». Cela n'empêche pas de voir les très grandes faiblesses du capitalisme de masse. Il faut le mettre sous tension d'une exigence, qu'on appellera capitalisme qualitatif. La réinvention de la tradition par nos sociétés libérales avancées fait partie des réponses désirables qui contribueront à décélérer notre modernité. De ce point de vue, ce livre sonne comme un manifeste générationnel, et c'est tant mieux. ■

Quand on a des tendances narcissiques, la relation à la matière et aux objets matériels constitue un bon antidote

analyse
mentée, chiffrée
écise de l'état
société française.
avail
arquable et hardi,
orte un coup
ude aux partisans
énis de réalité.

me Fourquet
rchipel
ançais

LONGS-NOUS ?

une philosophe
te comment
devenu
entier et en tire
ues leçons
gesse pour notre
rnité. Un livre
et solide, qui
à l'honneur
entissage.

